

Un miel au goût amer

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond du buisson et encore moins ce que l'on pouvait y découvrir.

En fait de buisson, il s'agissait plutôt de broussailles enchevêtrées, écrasées par la ramure de deux petits arbres chétifs qui avaient décidé de reposer leurs branches sur ce lit de tiges dressées vers le ciel puis couchées par le poids de la végétation qu'elles supportaient. Cela faisait au moins soixante ans que cette haie s'épaississait, ignorant les progrès effectués durant toutes ces années. Le dernier débroussaillage s'était effectué au chant de la lame d'une faux, un ou deux ans avant que le vieux ne décède dans son grenier à foin, là—bas, dans la maison située à une centaine de mètres vers l'est, au-delà des chênes séculaires qui ombragent le milieu du pré.

La maison - enfin ce que l'on appelait maison et qui n'était constituée, pour un tiers de sa surface, que d'une pièce commune prolongée par un souillard, un réduit servant à la fois de débarras, de garde-manger, de cave à vin et, en hiver, de réserve à bois - n'avait pas été vendue. Elle était revenue à un lointain neveu, agriculteur dans le village d'à côté, qui avait utilisé la bâtisse comme dépôt d'instruments aratoires dans la partie grange, occupant le second tiers du bâtiment. Le dernier tiers était une écurie basse qui ne servait plus. Elle avait abrité des vaches dont le passage répété pendant des décennies avaient rendu les pierres disposées au sol lisses comme des galets. Le plancher, au-dessus, supporté par des troncs de chênes simplement équarris, était jonché de vieille paille qui tombait en poussière dès qu'on la soulevait.

C'est dans un état pitoyable qu'elle avait finalement été acquise par un couple de jeunes 'parisiens' ayant gratté leurs fonds de tiroirs pour atteindre la somme demandée, lorsque le neveu avait pris sa retraite. Ces deux jeunes Jeanne-Marie et Lucas, s'apprêtaient à vivre 'd'amour et d'eau fraîche' pour les cinq ou six ans à venir, ayant laissé toutes leurs économies dans la bâtisse en ruine et prévoyant de dépenser davantage pour la mettre en état d'y habiter. Tout était à créer, tout était à acheter, sans folie, sans faire appel aux artisans.

Tout en procédant aux travaux de première nécessité – remplacer deux chevrons pourris et reboucher le trou de la toiture qui laissait pénétrer les intempéries depuis des lustres, faire amener l'électricité, vider tout l'intérieur pour pouvoir créer une dalle surélevée à partir de laquelle on créerait des pièces éclairées par des baies et fenêtres à double vitrage qu'il fallait

percer dans des murs de cinquante ou soixante centimètres d'épaisseur – le nouveau propriétaire devait aussi défricher les abords, combler une cuvette remplie d'eau de pluie, sur le devant, où se donnaient rendez-vous les canards du hameau, tailler les haies qui n'avaient pas vu de coiffeur depuis fort longtemps, hormis quelque chèvre égarée qui broutait leurs bases.

Protégé par une casquette et des gants pour rosiers, armé d'une serpe, d'une faucille, d'un gros sécateur et d'une pioche, le petit jeune s'attaqua au mur de végétation pour gagner plusieurs mètres carrés de terrain utilisable. Près d'une semaine lui fut nécessaire pour découvrir, blottie sous les rameaux, cette ruche antique, constituée de paille tressée, recouverte à l'origine par un enduit de terre et surmontée d'une large plaque d'ardoise reposant sur quatre piquets de châtaignier. L'un d'eux, affaibli, avait vu sa charge reprise par quelque branche vigoureuse de noisetier ou d'épine-vinette qui proliférait dans le taillis. La panse en paille surmontait un assemblage formant un carré de quatre planchettes dont l'une, opposé au corps de la haie, était percé d'une douzaine de trous laissant accès aux insectes mellifères. Le tout reposait sur trois grosses pierres de granit pour isoler cet habitat rustique des remontées humides de la terre.

Avant de parvenir tout à fait à dégager la ruche, le travailleur l'aperçut et l'observa plusieurs minutes avant de constater qu'elle était inhabitée. Sa tâche consistait désormais à dégager cet ensemble. Il y parvint en redoublant d'efforts avant la tombée de la nuit et, une fois le passage libre, alla chercher son épouse pour lui montrer sa découverte.

Ce n'est que le lendemain qu'il enleva la plaque d'ardoise, retira les piquets qui ne demandaient qu'à tomber en poussière, ne conservant qu'un squelette de bois filandreux tout juste suffisant pour soutenir cette toiture qui les avait protégés jusqu'à présent. Une main gantée saisissant fermement deux angles opposés de la base en planchette, l'inventeur tenta de tourner l'objet d'un quart de tour sur son socle en granit, en vain. Inspectant l'habitable de paille, il n'y trouva aucune possibilité d'ouverture. Il fallait soulever le chapeau pour découvrir l'intérieur. Mais l'enduit, quoique disparu par endroits, gardait encore des plaques terreuses qui l'alourdissait. Armé de sa truelle, il fit tomber les restes de la protection, devenue dérisoire. Ainsi allégé, le chapeau fut retiré aisément.

Alors qu'il s'attendait à voir un entrelacs d'alvéoles, ce qu'il découvrit le stupéfia.

Il se trouvait devant une caissette en métal à peine rouillé, cadénassé, qu'il ne put déplacer. Soit elle était très lourde, soit elle était fixée sur la base des trois pierres. Armé d'un pied de biche, la pointe passée sous la caissette, il ne fit que tordre le métal. Ce n'était pas du plomb, à l'évidence mais plutôt un acier épais, ou du zinc, encore que la patine ne ressemblait pas à celle des vieilles gouttières. Oui, un acier robuste. Inutile donc de s'y attaquer de front. Il fallait agir sur le maillon faible : le cadenas. Or, notre parisien était bien outillé et disposait d'un vieux coupe-boulon qu'il avait récupéré dans une déchetterie, à l'insu du gardien, et dont les tranchants avaient souffert par endroits, Il revint avec l'outil et sa jeune épouse. L'armature céda au premier pincement, avec un clac sourd. L'axe de la fermeture était rouillé et il fallut encore aller chercher un tournevis pour dégager l'œil de la patte de fixation.

A l'intérieur, se trouvait un empilement d'objets lourds, emballés dans du papier journal. Sur l'un d'eux, figurait la date du quotidien : 14 octobre 1939. Deux mois et demi après l'entrée en guerre de la France contre l'armée allemande qui avait fini par l'envahir.

Dépliant soigneusement les papiers, des piles de rondelles grises apparurent. Etait-ce du plomb que l'on avait placé là pour on ne sait quelle raison ? Le plomb, même à l'époque ne valait pas la peine qu'on le cachât. On l'utilisait pour les tuyauteries d'évacuation, voire même d'alimentation, ce qui avait donné aux hommes de l'art le nom de 'plombiers', quand bien même ils ne travaillaient plus désormais qu'avec du cuivre ou du plastique.

Lucas alla donc chercher sa brouette pour procéder au transfert de ces mystérieuses rondelles dans le garage, à l'abri de la curiosité d'autrui. C'est que la moisson était pesante ! Il prit cependant la précaution de photographier le contenu avant de le déplacer. Au cours du trajet, cent cinquante mètres tout au plus, il dût s'arrêter à deux reprises pour reprendre son souffle. La roue grinçait, gémissait, comme pour signaler ce curieux chargement aux voisins, toujours à l'affût d'une nouvelle croustillante, que l'on était prêt à enjoliver ou noircir pour flatter ou dénigrer l'un ou l'autre. Telle était la mentalité du lieu.

Une fois dans le garage, les rouleaux furent déposés au sol, à la plus grande satisfaction de la brouette dont la caisse, au-dessus de la roue, avait un peu plié. On redresserait la tôle plus tard. Le plus urgent était de connaître la matière dont on disposait. Avec une pointe à tracer, Lucas acquiesça la conviction que les blocs avaient été peints avec un produit ressemblant à de l'antirouille. Il se saisit d'un cutter et commença l'opération de nettoyage. Et comme dans certains jeux, le hasard faisait que l'on pouvait gagner au grattage : le jaune apparut, terne, un peu strié à cause de la lame qui venait de mettre à nu de l'or, à n'en pas douter. Les petits

parisiens qui se serraient la ceinture après avoir acheté cette ruine étaient en possession d'un véritable trésor. Mais qu'en faire ?

Il fallait procéder à la déclaration de découverte. Lucas et Jeanne-Marie comptèrent les pièces puis se rendirent à la gendarmerie, non sans avoir fermé le garage à double tour, le trésor à l'intérieur sous une bâche, hormis le spécimen gratté, emmené pour prouver aux forces de l'ordre qu'il s'agissait bien de pièces d'or.

Délaissant la surveillance des routes et des carrefours, deux gendarmes s'empressèrent de venir admirer la découverte. Il s'agissait d'un cas de force majeure, à traiter d'urgence tant le caractère exceptionnel était évident. Dans le garage, les deux jeunes gens déballèrent les rouleaux et, sur la bâche, étalèrent en bon ordre les rondelles, les plaçant en ligne, séparant chaque dizaine pour mieux comptabiliser la valeur du trésor. Il s'agissait de Louis, selon l'un des gendarmes qui avait quelques notions de numismatique. Pour l'heure, il n'était guère possible d'imaginer la valeur du lot, les rondelles grises paraissaient bien ternes sur cette bâche verte. Et il y aurait du travail pour plusieurs journées pour décaper les pièces sans les abimer. Tout ce travail devait bien sûr se dérouler dans le plus grand secret et les gendarmes promirent de tenir leur langue, du moins vis-à-vis de la population.

Dans la semaine qui suivit, cette découverte fut connue de toute la contrée du fait de la loquacité de l'épouse de l'un des gendarmes venus établir le rapport de découverte. On savait qu'un trésor avait été découvert et chacun épiait son voisin pour tenter de le surprendre alors qu'il aurait pu cacher des piécettes. On ignorait cependant l'endroit de la découverte et la nature du trésor.

Si les voisins avaient été plus perspicaces, ils se seraient demandés pourquoi Lucas et Marie-Jeanne fréquentaient leur garage plus que d'habitude, s'enfermant ensuite de longues heures dans la maison, alors que Lucas avait quelque peu délaissé le débroussaillage. Mais occupés par leurs tâches aux champs, les deux agriculteurs voisins continuèrent à œuvrer comme auparavant. Qui pouvait imaginer qu'un trésor se cacherait dans ce hameau qu'aucun 'richard' n'avait jamais fréquenté, de mémoire d'homme.

Or Lucas avait lié connaissance avec Jonas, un vieil agriculteur à la retraite, très porté sur la bouteille, mais un bon gars prêt à rendre service, tant qu'il ne roulait pas sous la table et y restait des heures à cuver. Au fil des conversations, Jonas avait appris à Lucas que le hameau avait accueilli des réfugiés pendant la dernière guerre et notamment la grange où une

vingtaine d'hommes et de femmes avaient été recueillis, cachés, après l'épisode peu glorieux de l'Histoire de France nommé l'Exode.

Marie-Jeanne et Lucas imaginèrent que l'un des parisiens ainsi recueilli avait dû transporter avec lui ce trésor, peut-être en charrette à bras sous des hardes pour ne pas éveiller l'attention. Une fois les pièces mises en sécurité dans cette ruche, qu'était devenu le légitime propriétaire ? D'ailleurs, était-il vraiment 'légitime' ou s'agissait-il d'un recel quelconque ? Cette question paraissait insoluble et, pour l'heure, sans intérêt.

Malgré leurs précautions et leurs dénégations, les deux parisiens, les 'doryphores' comme se plaisait à les surnommer l'un des deux voisins, par ailleurs conseiller municipal, concentrèrent l'attention des habitants du hameau, et bientôt il revint en mémoire la venue de l'estafette des gendarmes et la messe basse dans le garage. La belle sœur du conseiller municipal se mit à promener son chien sur le carrefour, juste en face de la ruine des deux jeunes, comme s'il était indispensable pour le canidé de venir en cet endroit pour se dégourdir les pattes. Sa maîtresse disposait d'un pré derrière sa maison, mais cela ne devait pas convenir à la bête, qui, malgré ses tentatives de fuir le macadam, était rappelé à l'ordre par un tiraillement de laisse. Le manège confinait à l'évidence pour Jeanne-Marie qui était fine observatrice et psychologue. Elle avertit Lucas pour qu'il ne laisse rien paraître : « recommence à t'occuper des haies, reprends les travaux sur la maison. » Ce qu'il fit avec acharnement, d'autant que l'achat des matériaux n'était plus un frein pour leur avancée : ils se rendaient épisodiquement à la ville pour y vendre quelques pièces récemment extraites de la couche de peinture.

Ce fut une nouvelle preuve pour leur entourage : « c'est eux, c'est sûr, sinon comment pourraient-ils payer tous le matériel qu'ils mettent en œuvre ? Eux qui n'avaient rien à leur arrivée et qui se font livrer désormais des fenêtres, un escalier, du carrelage en veux-tu, en voilà. » On en vint à les jalouser pour certains, d'autres préférèrent tenter de s'en faire de bons amis ... et entre amis, on peut s'attendre à recevoir des cadeaux. Aussi, le conseiller municipal multiplia les invitations pour prendre l'apéro avec Lucas, histoire de le faire parler sous l'emprise de l'alcool qu'il se plaisait à servir en mélangeant les liquides : « Tiens, goûte-ça, tu m'en diras des nouvelles ». Les nouvelles attendues n'étant pas un avis sur la boisson mais sur la réalité de la fameuse découverte. Lucas ne fléchit pas et Marie-Jeanne mit rapidement un terme à ces réunions plus ou moins occultes.

Les deux voisins agriculteurs rageaient de ne pas pouvoir partager le magot. L'un d'eux n'avait-il pas utilisé l'ouche [le pré en patois] présumée où s'était déroulée la découverte, et

ce, pendant une vingtaine d'années avant l'acquisition de la ruine pour y mettre son bétail, plus ou moins à l'insu de l'ancien propriétaire ? Cette ruche, même s'il ne l'avait pas repérée, il l'avait côtoyée sans le savoir pendant tout ce temps, et il s'en sentait un peu le dépositaire, le gardien. Alors, un rouleau de Napoléons ou de Louis d'or pour ce gardiennage n'aurait pas été pour lui déplaire. Quant à l'autre, usant de son récent pouvoir de conseiller, prétendait avoir surveillé le hameau 'en bon père de famille', avoir écarté les individus louches qui osaient s'arrêter sur le carrefour, devant la ruine des jeunes, sous prétexte de vendre des matelas ou un quelconque colportage ; des cambrioleurs en puissance, oui !

Mais Lucas et Marie-Jeanne ne s'en laissèrent pas conter et ne confirmèrent ni n'infirmèrent ces allégations qu'ils qualifiaient de ragots malveillants. Ils tentaient d'apporter des preuves de leur faible pouvoir d'achat : n'avaient-ils pas conservé leur vieille voiture, de douze ans d'âge ! S'ils avaient été si riches, ils en auraient changé, non ?

Leurs efforts furent vains. La conviction était ancrée dans l'esprit des habitants et la rumeur enfla au point que le maire en personne se déplaça pour tenter de se lier d'amitié avec ces jeunes qu'il avait ignorés superbement jusqu'à présent : leurs demandes réitérées pour débroussailler un chemin rural et accéder à leur parcelle boisée pour l'entretenir n'avait donné lieu à aucune réponse, leur volonté d'acquérir un bien de section touchant leur parcelle s'était soldée par un échec. Le maire s'était arrangé pour que ce bien soit vendu au voisin, le conseiller municipal, qui utilisait ledit bien comme un dépotoir ; une semaine après la vente, la parcelle était enfin nettoyée et entretenue plus que nécessaire, à raison de deux tontes par semaine.

Le maire insista. Peine perdue. Marie-Jeanne fit comprendre à l'édile que sa venue retardait l'avancée des travaux, ce qui ne fit qu'accroître la haine de l'officier pour ces jeunes blancs-becs qui se croyaient ici en pays conquis.

Les travaux furent menés assez rapidement : Lucas se lança dans la création des ouvertures dans les murs épais pour poser des baies et des fenêtres, acquit une dextérité inouïe dans le maniement de la truelle lorsqu'il procéda à la pose d'un enduit à la chaux, par petits pans de mur, il apprit à sceller du carrelage, il installa toute la plomberie et le réseau électrique encastré ... Marie-Jeanne se chargea de la décoration et des finitions. En un peu plus d'un an, la ruine devint villa et on aurait pu s'attendre à voir leurs propriétaires s'y installer.

En mai suivant, ils reçurent quelques visiteurs, des membres de la famille sans doute, venus voir la demeure terminée, pensaient les voisins qui n'avaient toujours pas abandonné l'idée de copiner avec ceux qu'ils enviaient, qu'ils haïssaient.

Et puis ce déménagement survenu brutalement : Marie-Jeanne et Lucas partaient ailleurs, ils avaient vendu ce bien magnifique sans en parler à leurs voisins. Une honte ! Ces agriculteurs auraient pu au moins être informés de cette volonté de vendre, au cas où ils auraient souhaité acquérir la maison, les prés et les bois, même si les fonds leur manquaient.

Et d'ailleurs, pourquoi vendaient-ils ? N'était-on pas ici dans un lieu privilégié, calme et reposant, loin du stress de la ville ?

Le bruit courut qu'ils avaient acquis un manoir près de Toulouse, payé comptant. Mais on raconte tellement de choses, dans les campagnes !

Formulaire d'inscription – à renvoyer à aven29@aven29.fr

Titre de votre Nouvelle : **Un miel au goût amer**

Nouvelle collective ? Non : Oui : Catégorie : Adultes : Adolescents : Jeunesse :

Qualité : Monsieur : Madame :

Prénom : Luc Nom (en majuscule): TUFFIER

Profession ou Activité : retraité Date de Naissance : 5 mai 1952

Adresse : 6, le THEIL Code Postal : 23230 Bureau Distributeur : Bord St Georges

Téléphone fixe : 05 55 82 02 20 Téléphone Portable : sans

Adresse Mail : luc.tuffier@free.fr (pas de liaison au domicile, zone blanche)

Photo fournie Oui : Non :

Commentaires (trame, inspiration ...): expérience de vie à la campagne et remise en état d'une ruine

Comment avez-vous connu ce concours ? : Par Internet 'concoursdenouvelles'

Lectures (polar, social, etc..) : historiques, ethnologiques

« Passions » : Peinture acrylique, écriture de nouvelles, généalogie, musique classique, lectures



Après envoi vous recevez un accusé de réception ou de lecture sous 15 jours si incertitude sur réception de votre nouvelle, ou absence d'accusé adresser un courriel à aven29@aven29.fr

Envoi à aven29@aven29.fr avec photo